

L'ouvrage *Écrire et traduire* garde la trace des propos tenus le 2 septembre 2000 lors d'une journée d'études organisée par le Parlement de la Communauté française et la Promotion des Lettres au château de Seneffe. Cette journée était consacrée essentiellement à la question de la traduction des écrivains belges de langue française et mettait en présence auteurs et traducteurs, chacun faisant part de son expérience et de ses réflexions. Étaient présents les écrivains Jean-Luc Outers, Vincent Engel, Jacqueline Harpman, Jean Louvet, André-Marcel Adamek, François Emmanuel, Pascal Vrebos, Jean-Pierre Verheggen et Jean-Philippe Toussaint. Et, parmi les traducteurs, se trouvaient là notamment Françoise Wuilmart, directrice du Collège européen des traducteurs, Claus Sprick, traducteur d'Astérix, et Kan Nozaki, le traducteur japonais de Toussaint, auquel le prix de la traduction littéraire allait être décerné en fin de journée.

Christian Libens, qui a recueilli les propos des uns et des autres, a complété l'ouvrage par quelques contributions écrites. Deux de ces textes proposent une vue d'ensemble de la situation : celui de Jean-Luc Outers, « Les auteurs belges de langue française et la traduction » et celui de Jan Rubes, « Petit panorama de la traduction des auteurs belges ». On y trouvera des données brutes et précises au sujet du rayonnement international de quelques auteurs belges d'aujourd'hui et d'hier. On y apprendra ainsi que ce sont les Italiens qui ont le plus traduit nos lettres et que nos champions sont Simenon et Maeterlinck. Quant aux contemporains, les plus traduits sont Amélie Nothomb et Jean-Philippe Toussaint.

Ce recueil contient en outre des textes de Xavier Hanotte, qui est à la fois auteur et traducteur, de Christian Libens sur Tintin et d'Alain Bertrand sur Maigret.

Plus impressionnistes que scientifiques, ces « études » sont disparates, variées et passent sans cesse du détail concret à la généralité désincarnée. Cependant, l'ouvrage est agréable à lire et certains cas précis de problèmes de traduction sont intéressants. Ainsi, page 69, Anne Neuschäfer explique la difficulté qu'a posée la traduction en allemand de la première phrase de *La Question humaine* de François Emmanuel : « J'ai été pendant sept ans employé d'une multinationale que je désignerai sous le nom de SC Farb. » Fallait-il commencer la phrase, de façon littérale, par « *Ich war* » ? Cela aurait donné trop d'importance au narrateur dans l'énoncé, de sorte

Écrire et traduire. Journée d'études organisée par le Parlement de la Communauté française de Belgique, en collaboration avec le Collège européen des Traducteurs littéraires de Seneffe et le service de la Promotion des Lettres du Ministère de la Communauté française (Seneffe, 2 septembre 2000). Textes édités par Christian Libens avec la collaboration de Nathalie Ryelandt. Bruxelles, Luc Pire, 2001, 173 p.

que la neutralité de ton de l'auteur n'aurait pas été respectée. C'est pourquoi le roman s'ouvre en allemand sur les mots « *Sieben Jahre lang* » : en soulignant une continuité temporelle, ils portent moins à conséquence que l'affirmation d'un ego. Le livre fourmille d'exemples de ce genre qui prouvent que les traducteurs sont de véritables analystes des œuvres qu'ils font passer d'une langue dans une autre.

Laurent DEMOULIN
Université de Liège

nullement une histoire de la chanson belge francophone. Thierry Coljon n'a pas l'ambition de remonter le temps au-delà des années 50 : en ce qui concerne les artistes d'avant-guerre, il renvoie d'emblée à un autre ouvrage, le *Dictionnaire de la chanson en Wallonie et à Bruxelles* d'Angèle Guller. Son livre commence donc avec Jacques Brel et Annie Cordy. De plus, il n'est pas vraiment question de filiation entre les chanteurs et les parcours biographiques ou artistiques des uns et des autres sont rapidement évoqués : le vrai sujet du livre est le rapport que chacun entretient avec la Belgique et avec le sentiment national.

Pour établir la carte de la « belgitude » de nos chanteurs, Thierry Coljon se base à la fois sur le texte des chansons et sur diverses interviews. La plupart des propos tournent autour de sentiments quelque peu confus et contradictoires, les identités bruxelloise, flamande, wallonne ou belge se superposant et se mêlant au hasard. Aucun tri n'est effectué et la subjectivité règne en maître. Cependant, dans sa conclusion, Thierry Coljon met le doigt sur le trait qui revient le plus souvent dans les propos des uns et des autres pour définir la particularité d'esprit des Belges : l'autodérision. Évidemment, pareille affirmation est impossible à démentir comme à prouver. Mais l'autodérision présente un avantage : elle permet de se valoriser et de se dévaloriser en même temps. « Nous sommes fiers d'appartenir à un pays dont les habitants ne sont pas fiers de leur pays. » La problématique tourne donc en rond, ce qui est significatif en soi. Quant à Thierry Coljon, il ne cache pas ses propres convictions : au-delà des différences de points de vue, il défend l'unité de la Belgique et reproche par conséquent à Jacques Brel d'avoir écrit une certaine chanson...

Toutefois, il n'est pas uniquement question du sentiment national : certains chanteurs, notamment Claude Semal, préfèrent réfléchir au fonctionnement de la Belgique telle qu'elle existe vraiment. D'autres évoquent simplement ce qu'ils aiment ou n'aiment pas dans le pays.

U.L.B.

COLJON (Thierry), *La Belle gigue, Petite histoire belge de la chanson française*. Bruxelles, Éditions Luc Pire, 2001, 172 p.

Contrairement à ce que pourrait laisser entendre son sous-titre, *La Belle gigue* ne constitue

Par ailleurs, en dépit d'une écriture peu soignée, le livre de Coljon est instructif. L'auteur connaît son sujet et, par la bande, le lecteur en apprend beaucoup sur des artistes aussi différents que Brel, Didier Odieu, Maurane, Stélla, Arno ou Axelle Red. Une fois le texte continu achevé, vingt-cinq chanteurs ou chanteuses font l'objet d'une fiche biographique accompagnée d'une

discographie. Personne ne semble avoir été oublié et une riche bibliographie clôt l'ouvrage.

Laurent DEMOULIN
Université de Liège

CONFORTÈS (Claude), *Répertoire du théâtre contemporain de langue française*. Paris, Nathan, 2000, 447 p.

Claude Confortès est auteur dramatique, acteur et metteur en scène. S'il est surtout connu pour ses adaptations de Reiser et de Wolinski, il se consacre à la création de pièces contemporaines francophones depuis 1966. Désireux de faire partager ses nombreuses découvertes, il nous livre aujourd'hui un ouvrage intitulé *Répertoire du théâtre contemporain de langue française*. 420 auteurs ayant écrit après 1945 y trouvent place. Qu'ils soient célèbres comme Beckett ou inconnus du grand public, qu'ils aient publié vingt pièces ou une seule, chaque écrivain a droit ici à une page de présentation. Chaque page est constituée comme une fiche pratique et se concentre sur une pièce unique. On y trouve, en effet, sous les nom, prénom, nationalité de l'auteur, le titre et le descriptif technique d'une pièce (référence de l'édition, date de création, nombre de personnages...), puis un résumé et un extrait. Le résumé ne contient pas de commentaire, sauf quand il est le fait de l'auteur dramatique lui-même. Sui-vent une note biographique et une bibliographie complète.

En construisant ce *Répertoire*, Claude Confortès a été mû par une volonté d'ouverture à la francophonie la plus large : 37 pays sont représentés. Et vingt auteurs belges y trouvent place : Chantal Ackerman, Alain Cofino Gomez, Pierre Debauche, Jean-Pierre Dopagne, Paul Émond, Michèle Fabien, Vera Feyder, Michel de Ghelderode, Yvon Givert, Leïla Houari, Jean-Claude Idée, René Kalisky, Serge Kribus, Jean Louvet, Félicien Marceau, Pierre Mertens, Jean-Marie Piemme, Daniel Simon, Pascale Tison et Anita Van Belle. Quand on sait que Confortès privilégie les vivants, on doit reconnaître qu'il n'a pas oublié grand monde. Certes, Savitzkaya a publié une pièce, Amélie Nothomb a été adaptée au théâtre et il y a Layla Nabulsi, mais force est de constater qu'un effort a été réalisé pour approcher l'exhaustivité. Le reste du monde n'est pas non plus en reste : le Congo, par exemple, compte sept représentants.

L'ouvrage comporte plusieurs index : par

genres de pièces, par nationalité des auteurs, par nombre de personnages... C'est surtout en songeant à ses pairs que Confortès a conçu ce *Répertoire*, mais l'ouvrage est si riche qu'il peut servir d'outil à tous les lecteurs désireux de faire des découvertes dans un espace contemporain souvent trop mal connu.

Laurent DEMOULIN
Université de Liège

siècle qui était en vogue dans les milieux littéraires belges de l'après-guerre, et dont Francis Walder fut le porte-parole le plus reconnu à l'étranger. Ce roman historique, de belle tenue, raconte la découverte de la Belgique par un jeune émigré français qui a fui la tourmente révolutionnaire. Manière pour l'auteur, issu d'une famille juive séfarade, de dire à la fois son amour du pays d'adoption, sa fascination pour la langue française et son goût pour Stendhal. La préface de Paul Delsemme reprend les éléments biographiques déjà présentés dans la notice parue en 1994 dans la *Biographie nationale* ; elle lui ajoute toutefois des précisions sur les *realia* de l'œuvre, qui abonde en emprunts historiques. Le « portrait » de Mogin et Desnoues est la chaleureuse préface qu'ils donnèrent en 1982 à l'édition posthume du recueil de Misrahi *Le Nord inscrit*, paru chez Jacques Antoine. Rien de bien neuf donc, mais des informations fiables et un texte remis en circulation avec un soin éditorial auquel l'Académie ne nous a pas habitués.

Paul Aron
F.N.R.S.-U.L.B.

IMHAUSER (Fernand), *Œuvres poétiques*. Préface de Francis Edeline. Soumagne, Tétrasy Lyre, coll. Lyre Sans Bornes, 2000, 188 p.

Même si elle n'est connue qu'au sein d'un microcosme socio-culturel local, il existe une légende du poète Fernand Imhauser. Qui fréquente le milieu poétique liégeois entend tôt ou tard parler de lui : publication à 21 ans, en 1949, d'un recueil au titre frappant, *Le Phoque mâle*, que salue Marcel Thiry ; périple en Afrique où disparaissent de nombreux manuscrits et décès précoce, à 40 ans, au bout d'une vie tourmentée. Cependant, malgré la légende, les textes étaient jusqu'il y a peu difficiles d'accès, la dernière édition en date remontant à 1971.

Les *Œuvres poétiques* parues en l'an 2000 sont plus complètes que les *Œuvres poétiques complètes publiées par ses amis* de 1971 (aux Éditions Temps Mêlés, Verviers), puisqu'elles comptent plusieurs textes inédits. Mais elles ont renoncé à l'exhaustivité, car, comme s'en explique Francis Edeline dans sa préface, des poèmes « de jeunesse » inaboutis ont été retrouvés en si grand nombre qu'ils auraient nui à l'ensemble. Seuls les meilleurs d'entre eux ont donc été retenus. Les *Œuvres poétiques* contiennent d'abord les deux recueils publiés par Imhauser de son

vivant : *Le Phoque mâle* (1949) et *Varietur* (1954) puis des « Textes épars » classés chronologiquement et réunissant des inédits, les poèmes parus en revue et ceux qui se trouvaient déjà dans l'édition de 1971. La fin du livre accueille en annexes des textes critiques : préface de Marcel Thiry au *Phoque mâle*, postface de Hadelin Tridon au même recueil et deux avant-propos publiés en 1965 en revue, l'un de Marcel Hicter et l'autre, à nouveau, de Marcel Thiry. Si le volume ne contient pas de notice bio-bibliographique, quelques indications parsèment, de manière tout à fait originale, la table des matières : on y apprend par exemple que tel poème est écrit à l'occasion de la mort d'une fille d'Imhauser. Enfin, plusieurs fac-similés de manuscrits et un portrait du poète par Nelly Sauvage illustrent l'ouvrage.

Outre qu'elle rend compte du minutieux travail éditorial accompli, la préface de Francis Edeline cherche à décrire la trajectoire d'Imhauser et à faire état de son « don » poétique. La trajectoire paraît limpide : poèmes de jeunesse dont la fantaisie est bridée par un classicisme scolaire, passage par le vers libre avant d'opter, grâce aux conseils de Marcel Thiry, pour une « synthèse entre le modernisme du propos et le classicisme inflexible de la forme », sans s'enfermer pour autant dans un modèle unique. Quant au talent d'Imhauser, Francis Edeline en voit les preuves non seulement dans la force poétique des vers, mais aussi dans la correspondance. Il y relève en effet nombre d'alexandrins et de formules saisissantes surgissant comme par miracle du plus pur prosaïsme.

Si la notion de « don » peut surprendre *a priori*, on comprend son emploi lorsque l'on lit ces *Œuvres poétiques*. Avec une facilité déconcertante, Imhauser passe en effet d'un ton, d'un genre, d'un modèle à un autre. Il semble être capable d'écrire brillamment de toutes les façons. Francis Edeline note là l'influence de Saint-John Perse, ici de Patrice de la Tour du Pin, un peu partout de Thiry. On a envie d'y ajouter Ronsard, Rimbaud, Mallarmé, Queneau, Eluard, Verlaine, Laforgue, Valéry et même Musset... Il ne s'agit que d'échos diffus, parfois lointains, et certains textes ne rappellent personne. Cependant, la variété de la palette d'Imhauser n'est pas seulement formelle. Le poète explore toute la gamme sémantique qui va de la clarté du sens à l'obscurité. Et les thèmes les plus divers sont abordés, du détail concret à l'ouverture cosmique, du récit autobiographique au rêve éveillé, de la déclai-

ration d'amour à l'évocation de la mort. Une unité émerge pourtant de l'ensemble, grâce à certaines obsessions thématiques (il est sans cesse question des « mains » par exemple), aux tendances formelles que Francis Edeline analyse et à une constante de l'écriture d'Imhauser : sa force.

Laurent DEMOULIN
Université de Liège

POIRIER (Jacques), *Les écrivains français et la psychanalyse (1950-2000), Maux croisés*. L'Harmattan, coll. L'Œuvre et la psyché, 2001, 200 p.

Jacques Poirier enseigne la littérature et s'intéresse particulièrement au rapport des écrivains à la psychanalyse. Un premier ouvrage, publié aux Éditions Universitaires de Dijon en 1998, interrogeait ce rapport chez les écrivains français de la première moitié du XX^e siècle. Cette fois, il aborde la deuxième moitié du siècle en présentant huit monographies. Il s'agit de Sartre, Althusser, Anzieu, Doubrovsky, Bauchau, Fernandez, Robbe-Grillet et Perec. Chacune de ces études est bien documentée et suscite l'envie de retourner aux œuvres pour poursuivre l'investigation.

En même temps, le point de vue adopté peut susciter un malaise, malgré sa fécondité. En effet, Poirier aborde le rapport entre littérature et psychanalyse sous l'angle de la jumeauté, comme l'indique le quatrième de couverture. L'accent est mis sur le rapport imaginaire, en miroir, qu'il s'agisse d'opposition duelle, de mimétisme ou d'un mélange des deux. Cette jumeauté, Poirier la retrouve tant au niveau théorique — entre Freud et Sartre concernant l'inconscient ou entre Fernandez et Freud concernant l'homosexualité — qu'au niveau interpersonnel — fascination d'Anzieu pour Beckett ou de Pontalis pour son analysant, Perec.

Une telle perspective renvoie à une conception post-freudienne de l'analyse — Poirier ne se réfère jamais aux avancées conceptuelles de Lacan concernant la jouissance — et risque de réduire la psychanalyse à un savoir préfabriqué à prétention de vérité (le savoir de l'Œdipe ?). Or, tout l'intérêt de la psychanalyse en tant qu'événement est dans son surgissement comme effet de vérité. Mais il y a une entropie de la vérité : elle se fige en idées reçues lorsqu'elle prétend se clore en savoir.

L'intérêt de la rencontre entre littérature et psychanalyse me paraît se situer au niveau de l'ef-

fet de renouvellement qui peut en résulter, que ce soit pour la littérature ou pour la psychanalyse. Par exemple, plutôt que d'opposer Sartre à Freud, pourquoi ne pas prendre au sérieux le rejet de l'inconscient de cet auteur et tirer les enseignements de l'atypie de sa position subjective, non œdipienne, qui lui donne une grande liberté dans le champ du langage tout en le laissant menacé par l'objet regard ?

Bauchau sur la route : par rapport à la jumeauté, l'étude consacrée à Bauchau peut servir de contre-exemple. Chez Bauchau, il n'y a ni mimétisme ni rivalité mais continuité quasi naturelle entre la cure et l'écriture. Tout commence par la lecture de *L'interprétation des rêves* de Freud qui provoque chez Bauchau un rêve où Freud apparaît et auquel il répond par un grand cri. Le destin de Bauchau est dans ce rêve. Écrire sera pour lui répondre à Freud et « continuer par d'autres voies son analyse ». En effet, Bauchau se met à écrire pendant son analyse avec Blanche Reverchon, l'épouse de l'écrivain Pierre-Jean Jouve. Son premier grand texte *La déchirure* est la reprise d'un travail de type analytique à l'approche de la mort de sa mère. L'écriture est là pour rendre vivable l'irréparable de la déchirure. Ensuite, *Le régiment noir* naît d'un rêve lors d'une seconde tranche d'analyse (avec Conrad Stein). Par ce roman situé pendant la guerre de sécession, Bauchau fait vivre à son père le récit héroïque qu'il aurait aimé vivre. En même temps, il accomplit fictivement le meurtre du père et « libère l'esclave Johnson », soit les fantasmes de son enfance. Après quoi, Bauchau comme Œdipe peut partir sur les routes, géographie imaginaire qui figure la cure analytique et dont l'aboutissement est l'accès... à l'écriture. L'étude de Poirier sur Bauchau met en évidence ce que la psychanalyse peut induire comme littérature, au-delà d'un effet mimétique.

Christian DEMOULIN
Université de Liège

CHARLES (POL), *Les Cavales de Jean-Claude Pirote*. Essai. Mons, Éditions Talus d'approche, 1999, 133 p.

Jean-Claude Pirote conseillait, non sans ironie, à un jeune homme de n'écrire sur un écrivain que lorsque celui-ci était mort depuis des lustres. Ainsi les récriminations de l'auteur étaient-elles évitées. Pol Charles, lui, n'a nullement tenu compte de ce conseil. En 1999, les